

Les grandes et les petites ambiguïtés de la vie

L'Homme qui peignait Staline de France Théoret, Montréal, les Herbes rouges, 1989, 175 p.

Le Grand Théâtre de Madeleine Ferron, Montréal, Boréal, 1989, 152 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1990). Compte rendu de [Les grandes et les petites ambiguïtés de la vie / *L'Homme qui peignait Staline* de France Théoret, Montréal, les Herbes rouges, 1989, 175 p. / *Le Grand Théâtre de Madeleine Ferron*, Montréal, Boréal, 1989, 152 p.] *Lettres québécoises*, (57), 28–29.

par Diane-Monique Daviau

LES GRANDES ET LES PETITES AMBIGUÏTÉS DE LA VIE

L'Homme qui peignait Staline de France Théoret, Montréal, les Herbes rouges, 1989, 175 p., 17,95\$.

Le Grand Théâtre de Madeleine Fer-ron, Montréal, Boréal, 1989, 152 p.

Commençons l'année en beauté!

Voici des nouvelles et des récits écrits avec beaucoup de sobriété, une justesse de ton tout à fait exemplaire et une intelligence qui respecte celle du lecteur. Des émotions retenues mais habilement suggérées. Les livres de Madeleine Fer-ron et de France Théoret ont en commun d'allier ici l'évocation de la vie quotidienne aux grandes ambiguïtés de l'existence. Les sentiments qu'on y retrouve, qu'ils s'expriment ou qui restent tapis au fond des cœurs, se ressemblent parfois, ne se ressemblent pas toujours. Mais ces deux recueils laissent des traces, des images, surtout, comme celle du parapluie rose avec une bordure mauve ou celle du tweed anglais qui sortait tellement de l'ordinaire...

D'abord un livre touffu, serré. Huit récits, trois parties distinctes, un livre qui ressemble davantage à un compte rendu qu'à une fiction, un compte rendu documenté, détaillé, précis et qui pourrait passer pour objectif si, derrière ou par-delà la rigueur des phrases qui s'enchaînent les unes aux autres comme des faits essentiels, on n'entendait pas parfois cette cassure dans la voix qui provoque un pincement au cœur, fait s'em- buer le regard l'espace d'une phrase.

L'Homme qui peignait Staline renferme un ensemble de données qu'on dirait obtenues par l'observation directe, rigoureuse, presque clinique de personnes qui semblent plus réelles qu'inventées. Le portrait que certaines données réunies finissent par produire surprend souvent; se figeant parfois au détour d'une phrase, subitement complet, il prend le lecteur au dépourvu : à peu près chaque fois qu'on a l'impression qu'on



France Théoret

va se lasser de l'accumulation de faits, de toutes ces observations froides, supposément neutres, une nouvelle information, inattendue, s'insinue dans la voix, provoque une fêlure, brise l'incantation, fait chavirer le cœur et, soudain là-dessus il n'y a plus rien à ajouter et la narration se poursuit simplement quelques pas plus loin, reprenant d'une certaine manière à zéro — puisque sur de nouvelles assises. Exemple : quand pour la nième fois il est dit de Louise Aubert, personnage du premier récit,

qu'«elle ne souffrait pas de ne pas communiquer», on pourrait être tenté de laisser échapper un soupir. Répétition, se dit-on. Erreur. Car à cette information «connue» s'en ajoute aussitôt une autre qui, tout en ayant l'air de compléter simplement la première, pourrait même changer totalement le portrait qu'on a pu se faire jusque-là du personnage : «Elle ne souffrait pas de ne pas communiquer. Par entêtement peut-être, elle refusait d'en souffrir» (p. 26).

Un constat négatif

La plus longue des trois parties ne compte qu'un seul récit, celui qui donne son titre au recueil. «L'Homme qui peignait Staline», sorte de chronique d'une génération qui est passée de la jeunesse dans les années soixante au monde adulte avec les années soixante-dix, est un constat finalement négatif, celui d'un amour qui ne grandit pas, d'un idéalisme qui ne trouve pas à s'incarner, d'un destin qui semble tourner en rond, d'une vie — celle d'une femme — qui ressemble étrangement, tristement à celle de la génération précédente, à cette différence près que les attentes ayant été plus grandes, la déception, la désillusion n'en sont que plus cruelles.

Tout mène à une impasse

Les textes qui constituent les deux autres parties du recueil, tous beaucoup plus courts que le premier récit, ressemblent pour leur part à de petits essais sur ce qu'on a l'habitude d'appeler la «condition féminine». Ils mettent en scène des femmes aculées, au bout du compte, à l'abnégation, dont la créativité — à cause d'un conjoint égoïste, d'un père autoritaire ou de maternités trop nombreuses — est brimée, des femmes à différents stades de leur évolution, aux prises avec les ambiguïtés de la vie, surtout celle du couple, faisant face, à tout âge, aux impasses où les mènent leurs



désirs, leurs craintes, leur ambition ou simplement leur santé, leur force de caractère, leur faculté de s'adapter et très souvent d'encaisser.

Ces textes que France Théoret qualifie très justement de «récits», s'ils sont donc moins structurés que ne le seraient par exemple des nouvelles, ils ont par contre une écriture très forte et tout à fait convaincante. Si au début, à l'intérieur

Sobre, directe et sensible, intelligente elle aussi, l'écriture de Madeleine Ferron amène le lecteur au bord d'intenses émotions. Les petits malentendus de la vie quotidienne, les grandes ambiguïtés de la vie sont si bien évoqués dans *Le Grand Théâtre* que le lecteur le moins sensible devrait ressentir profondément les émotions contenues et finement suggérées dans les douze histoires de ce recueil.

Les moments extrêmes de la vie

Le grand théâtre, c'est bien évidemment le grand théâtre de la vie où les êtres sont en perpétuelle représentation, même chacun pour soi. Certains moments de cette très longue représentation se révèlent particulièrement importants, certains rôles sont plus difficiles à jouer, certaines répliques plus difficiles à donner que d'autres et il y a des dialogues et des silences qui sonnent plus vrais que d'autres; ce sont les moments-charnières de la vie, les points tournants, les extrêmes qui se rejoignent, les nombreux commencements et les fins innombrables : la naissance d'un amour, le début d'une amitié, les ruptures, les départs, celui des enfants vers la liberté, celui des parents que la mort arrache à nos vies.

Le refus de toutes les sortes de mensonge

Ce qui rend ces nouvelles (dont certaines seraient plutôt des récits, des anecdotes) si émouvantes, c'est que face aux événements tragiques, au côté pathétique de la vie, il y a constamment une sorte de refus du mensonge pieux, du factice de certains liens ou sentiments. À ce qui pourrait élégamment

d'un texte comme d'un texte à l'autre, l'écriture peut sembler répétitive, on s'aperçoit vite que les récits, comme le livre dans son entier, vivent non pas de la simple répétition mais plutôt de l'accumulation et de ce qu'on pourrait appeler l'amplification. D'un paragraphe à l'autre, d'un texte à l'autre, les portraits se précisent et s'éclairent mutuellement, les situations s'éclaircissent, la conscience s'aiguise, la désolation s'installe et le côté tragique de ces vies remplies d'une désespérance qui, d'après la for-

mule même de l'auteure, n'est «jamais abstraite», finit par ressortir avec une justesse et une tristesse d'autant plus grandes qu'il s'est frayé un chemin non pas à travers l'amertume ou le ressentiment mais bien plutôt la tolérance, la générosité et l'intelligence.



Madeleine Ferron

être feint, on préfère la plupart du temps l'authenticité, même si elle doit mener à la confrontation et parfois même à la rupture.

Qu'il s'agisse d'Hortense qui refuse la lâcheté de son amant et retourne Gaston à sa femme ou d'Irène, la mère et grand-mère de la «Fête de famille» qui dénonce le mensonge dont on enrobe quelquefois les gestes de protection en-

vers les animaux, les bons sentiments, la bonne conscience, la mièvrerie sont ébranlés, dénoncés.

Quand la nostalgie l'emporte sur la tristesse

Ce parti pris pour la vérité est peut-être aussi l'élément-clef qui fait que ces textes ne sont pas vraiment tristes malgré toute la nostalgie qui les habite, les traverse de part en part. Ayant dit ce qu'ils avaient à dire, fait ce qu'ils avaient à faire, affronté les petites et grandes ambiguïtés de la vie en tâchant d'y voir le plus clair possible, s'étant efforcés d'être à la fois lucides et tolérants, les personnages principaux du *Grand Théâtre* se sentent rarement trahis, floués, et lorsque les enfants quittent la maison ou que le père est mort ou que la sœur aimée rend son dernier soupir, ce n'est pas tout à fait un vide qu'ils laissent derrière eux mais plutôt des souvenirs qui habitent longtemps, intensément la mémoire de ceux qui restent. Ceux qui restent peuvent être nostalgiques, retourner en pensée aux lieux et aux temps d'autrefois, surtout ceux de l'enfance, dans cette nostalgie il n'y a pas de désespoir, il y a encore abondance, intensité, dignité. Souvent tendresse. Presque toujours faim, soif, appétit. Encore une grande envie de la vie. D'hier autant que d'aujourd'hui. □

